Ils viennent de se disputer. Derrière la table de la cuisine, maman compte les assiettes. Au menu : poulet rôti ; nous sommes donc dimanche. Et je sais qu'ils viennent de se disputer parce que maman parle de papa en disant « lui ».

Elle nous énumère mentalement en marquant chaque personne du doigt contre sa paume, puis glisse sur le comptoir le nombre adéquat d'assiettes de la pile qu'elle avait sortie du meuble.

— Attends, j'ai oublié quelqu'un !

Je lève les yeux, craignant que ce ne soit moi. Mes deux grandes sœurs, Marie et Sandra, ne sont pas là aujourd'hui ; nous sommes donc sept.

— Lui, Michael, Liam, Stella, Jennifer, toi, moi, se met-elle à énumérer.

Elle compte toujours les assiettes de cette façon, presque par ordre d'âge, sauf qu'elle mentionne les filles avant moi et qu'elle se positionne au bout de la liste. J'aime l'entendre me citer tout près d'elle, quand elle dit « ... toi, moi... » Elle fait toujours comme ça. Maman ne m'oublie jamais. Elle nous traite tous de la même façon, mais, à chaque repas, je m'attends à la même chose, car il manquera toujours une assiette ou il n'y aura jamais assez de nourriture pour tout le monde. Et, chaque fois,

mon oncle ou l'un de ceux qui cherchent à l'imiter fera le tour de la table et s'arrêtera sur moi en disant :

— Elle peut s'en passer. De toute façon, elle n'a rien à faire ici.

Papa dit tout le temps ça. En vérité, il le hurle semaine après semaine durant leurs disputes avinées.

— On ne veut pas d'elle ici ! Elle n'a rien à faire là, et je veux qu'elle dégage !

Je sens mes frères et sœurs se raidir sur le canapé à côté de moi en se jetant des regards blasés. Je sais qu'ils pensent tous la même chose : c'est moi qui cause tous ces soucis, et ils aimeraient également que je parte. Ainsi, papa s'emporterait beaucoup moins, et ils pourraient regarder la télé en paix.

— On ne veut pas d'elle. Ils l'ont laissée ici avec toi parce qu'ils ne voulaient pas d'elle là-bas, mais c'est la même chose ici. Je veux qu'elle parte, crache-t-il en s'ouvrant une nouvelle bière. Elle n'a rien à faire avec nous.

Je me bouche le nez pour contenir mes larmes et tente de m'enfoncer dans le canapé, derrière les autres, afin qu'il ne me voie pas.

Je fixe les câbles de la télé, n'osant pas regarder l'écran au cas où quelque chose déclencherait une crise de larmes. Il me frappera plus fort s'il me voit pleurer, et je sais ce que je dis.

— Ce n'est qu'une enfant, rien de tout ça n'est sa faute. Laisse-la tranquille, espèce de brute. Tu devrais t'en prendre à quelqu'un de ton âge. Elle ne dérange absolument pas. C'est ma maison et, si je veux qu'elle reste, elle restera ! crie maman en arrière-fond.

J'aimerais qu'elle arrête de lui tenir tête. Maman s'épuise à essayer de me défendre, mais en réalité, elle ne fait qu'empirer les choses.

— On ne veut d'elle nulle part !

— Si, espèce d'ivrogne sans cœur... Ne l'écoute pas, Anya.

Mais je n'ai pas le choix.

— Alors, pourquoi ils l'ont laissée ici ? Qui veut d'elle ? hurle-t-il. Personne !

Ses paroles me font l'effet d'une gifle.

— Si ! Moi, je veux d'elle ! braille maman.

Je fais de mon mieux pour contenir mes larmes, mais elles finissent par éclater, et je me mets à sangloter. Soudain, il est au-dessus de moi et dresse le poing, prêt à me donner « une bonne raison de pleurer ».

Maman n'était pas ma vraie mère. C'était sa plus jeune sœur, Katherine, que tout le monde appelait « Kathy ». J'ai l'impression de l'avoir toujours su. De toute façon, mon oncle, que j'avais fini par appeler « papa » comme mes frères et sœurs, n'aurait jamais permis que cela reste secret. Il saisissait la moindre occasion pour me rappeler que maman n'était pas ma vraie mère, que je ne faisais pas partie de leur famille et qu'un jour ou l'autre, j'allais être renvoyée chez ma « pute de mère, en Irlande ».

Kathy avait douze ans de moins que maman et était très belle. Elle était mince et élégante. De longues boucles cuivrées lui tombaient dans le dos, et ses yeux étaient pratiquement bleu marine. Elle avait les mains les plus petites que nous ayons jamais vues, mes frères, mes sœurs et moi, chez un adulte ; des mains de poupée, avec de grands ongles oblongs arborant toujours une teinte rose nacré. Cette femme me fascinait par sa beauté, son calme et sa gaieté, par son léger accent irlandais et la douceur qu'elle me manifestait. Mais je me méfiais également d'elle, et j'étais constamment sur mes gardes, déterminée à garder une certaine distance avec elle. Déterminée à ce que maman voie que c'était elle, ma mère, et non sa sœur Kathy.

Pendant des années, Kathy a porté un bracelet en or lourd de breloques qui cliquetaient chaque fois qu'elle remuait le bras, et, à chacune de ses visites, elle en arborait toujours une ou deux nouvelles. Mes frères et sœurs se rassemblaient autour d'elle et choisissaient leur préférée. L'un de mes plus anciens souvenirs est de regarder du coin de l'œil mon frère Liam, dans son pyjama à rayures, blotti dans ses bras devant la télé, dans le petit salon de notre appartement. Il soulève le bras de Kathy et, d'un air endormi, passe en revue chaque breloque en essayant de choisir sa préférée entre le Parlement et un chat avec de minuscules yeux incrustés de diamants. Je regarde la petite main de Kathy caresser ses cheveux blonds, ses boucles rousses tombant sur la poitrine de Liam, et je me raidis soudain, encore trop jeune pour mettre un mot sur ce mélange de jalousie et de haine que je ressens en les voyant. J'ai huit mois de moins que Liam, mais mon oncle interdit à qui que ce soit de me tenir ou de me toucher ainsi.

Kathy vivait en Irlande avec ses parents, mais je suis née en Angleterre, sur l'un des lits de la grande chambre du fond, dans l'appartement de maman. Dix jours après ma naissance, Kathy a dû retourner en Irlande et m'a laissée sous la garde de maman.

C'était censé être seulement temporaire, jusqu'à ce qu'elle puisse revenir me chercher. Mais ce jour n'est jamais arrivé. Elle est revenue – elle nous rendait visite quatre ou cinq fois par an –, mais elle ne m'a jamais emmenée avec elle, même si, chaque fois, j'étais terrifiée à l'idée qu'elle le fasse, que se réalisent les menaces incessantes de mon oncle que, « cette fois », il s'assure-

rait qu'elle prenne « sa valise » avec elle. Maman avait trois autres sœurs. Elle était l'aînée, et Kathy, la benjamine. Kathy n'était encore qu'une enfant lorsque maman est partie en Angleterre pour faire sa vie et la seule qui restait à la maison pour s'occuper de leurs parents.

Elle n'avait jamais eu de petit ami avant de rencontrer mon père. Je ne le connaissais pas, mais j'avais fini par découvrir que c'était un homme marié avec qui elle avait eu une liaison. C'est maman qui me l'avait raconté, un soir, lorsque mon oncle était parti se coucher après l'une de leurs fameuses disputes. On avait envoyé mes frères et sœurs au lit plus tôt dans la soirée, mais, comme souvent, mon oncle m'avait obligée à rester écouter leur conversation. C'étaient ces soirs-là, une fois qu'il était parti se coucher et avant que mes frères et sœurs ne reviennent discrètement l'un après l'autre, que maman me racontait ses anecdotes d'enfance en Irlande.

Parfois, lorsque nous nous retrouvions seules, elle me parlait de Kathy et de la manière dont elle s'était débrouillée pour prendre le ferry jusqu'en Angleterre afin de me mettre au monde. Seule une part de moi voulait entendre ces histoires, mais, peu à peu, après toutes ces discussions et toutes ces années, et grâce aux réponses à mes questions – ou, plutôt, à celles de mes frères et sœurs –, je finissais par rassembler les morceaux de mon histoire.

Maman donnait toujours un ton romantique, romanesque et triste à ses anecdotes, et nous étions tous peinés que Kathy n'ait pas pu rester avec son bébé et l'homme qu'elle aimait. Je m'efforçais d'oublier que j'étais le bébé dont ils parlaient. Les sentiments que j'éprouvais à l'égard de Kathy avaient toujours été

compliqués, mais j'avais été choquée d'apprendre que mon père était un homme marié. À cette époque, les aventures extraconjugales étaient un sujet tabou. Je voyais Kathy d'un autre œil, désormais. Je lui en voulais encore plus de causer tout ce souci à maman, qui devait garder son « secret » pour elle, et d'être le sujet principal de la plupart des disputes de la maison.

— Elle aimait énormément ton père, me disait toujours maman lorsque nous en discutions. C'est tout ce que je sais.

Je faisais mine de ne pas m'intéresser aux passages qui concernaient Kathy et l'identité éventuelle de mon père. Comme toujours, je désirais montrer à maman que je la voulais *elle* comme mère, et non sa sœur, que je vivais avec *ma* famille et que je ne voulais pas en partir. Mais, évidemment, je l'écoutais attentivement.

— Tu sais qui est le père d'Anya ? a un soir demandé Jennifer, ma plus jeune sœur.

Nous avons tous posé cette question au fil des ans. J'ai fait semblant de ne pas entendre, mais, lorsque j'ai levé les yeux, j'ai vu maman détourner le regard et secouer la tête. Ses yeux se sont de nouveau remplis de larmes.

— Non, a-t-elle répondu en fixant le contenu de son verre qu'elle remuait pensivement. Non, je ne le sais pas.

— Tu le dirais à papa si tu le savais ? ai-je demandé.

— Oui, a-t-elle dit en resserrant la ceinture de sa robe de chambre et en vidant son verre. Sur ma vie, je le lui dirais. Je ne supporterais pas de continuer à subir ce que ce taré m'inflige..., pas même pour ma sœur.

3

Mon oncle détestait le fait que je vive avec eux. Il n'a jamais voulu de moi. La plus grande partie de mon enfance, j'ai dû faire en sorte de me rendre aussi muette et invisible que possible afin qu'il m'oublie et me laisse rester, qu'il me permette de faire partie de la famille que je considérais comme la mienne.

Au début, il avait toléré ma présence, car elle ne devait être que temporaire. Sa haine à mon égard n'a fait que croître de semaine en semaine, mois après mois, tandis qu'il devenait évident que j'allais rester avec eux.

Ce qu'il ne supportait vraiment pas, c'était de ne pas savoir qui était mon « vrai » père. Il était persuadé que maman connaissait la vérité et la gardait secrète à la demande de Kathy et de son collègue – la seule personne en Irlande à être au courant pour son enfant illégitime et qu'on nous a toujours fait appeler « oncle Brendan ».

Il pensait qu'ils ne lui faisaient pas confiance et qu'ils avaient exigé que maman lui mente.

Cela faisait des années que maman hurlait qu'elle ne lui mentait *pas*, qu'elle ne savait *pas* qui était mon père.

— Si je le savais, tu ne penses pas que j'aurais fini par te le dire ? criait-elle en sanglotant.

Mais il avait conscience que Kathy et Brendan ne l'aimaient pas, surtout Brendan, et il traitait maman de menteuse en déclarant qu'ils le prenaient tous pour un idiot dans sa propre maison. Le fait que personne ne lui dise qui était mon père le rendait fou et semblait être la cause de la plupart de leurs disputes.

Elle avait essayé toutes sortes de réponses, diverses façons de lui faire comprendre qu'elle ne savait rien. Je grandissais et je ne savais rien non plus : je n'avais pas de père, j'avais été conçue une nuit sans lendemain. Il ne l'a jamais crue. Mais, à cause de ça, il appelait Kathy « la pute », et moi, « l'enfant de la pute », le hurlant dispute après dispute de sa voix avinée.

— Ma sœur n'est *pas* une pute ! éclatait maman.

— Alors, qui est le père ? Qui est le père ? s'époumonait-il, furieux à l'idée que Kathy se permette de me laisser sous son toit sans lui faire suffisamment confiance pour lui révéler l'identité de mon père. Je ne veux pas de leur sale mioche chez moi s'ils ne l'assument pas. Je ne veux pas de cette enfant de putain ! Ils n'ont qu'à la récupérer. Cette fois, je vais m'en assurer, tu vas voir !

Chaque week-end, c'était le même scandale. En principe, lorsque maman parvenait à me faire aller au lit en même temps que mes frères et sœurs – même si on finissait par exiger que je revienne –, nous restions allongés à les écouter se hurler après, et nous entendions maman se faire frapper parce qu'elle prenait la défense de sa sœur et se battre pour que je reste. Lorsqu'il finissait par aller se coucher, hors de lui, maman venait parfois discrètement nous voir dans la grande chambre

du fond, que les cinq plus jeunes d'entre nous partageaient, afin de s'assurer que tout allait bien.

Malgré ses promesses, à chaque dispute, je pensais que ça allait vraiment se passer, qu'il allait réussir à me séparer de ma famille en me renvoyant en Irlande, auprès de Kathy que nous considérions alors comme une étrangère – la « pute » dont je craignais les visites.

Nous n'avions pas de dictionnaire à la maison – il n'y avait aucun livre, d'ailleurs –, mais une fois que je fus en âge d'aller à l'école, « pute » est le premier mot que j'ai cherché dans le gros dictionnaire à la couverture de cuir bleu de la bibliothèque. Je savais que ce n'était pas un mot poli et que je ne pouvais pas en demander la signification à la maîtresse, mais il fallait absolument que je sache ce qu'était Kathy et ce qu'« enfant de pute » voulait dire. Inquiète d'être découverte, je me suis assise sur la banquette rayée, dos à la fenêtre donnant sur la cour de l'école, et me suis mise à doucement tourner les pages délicates, le cœur tambourinant dans ma poitrine. Mais, sautant sûrement inconsciemment une page de peur de découvrir l'horrible signification de ce mot, je ne l'ai pas trouvé.

Je n'ai jamais compris pourquoi Kathy refusait de dire à mon oncle qui était mon père et, en tant qu'enfant, je ne le lui ai jamais pardonné. Mais elle ignorait la violence dont il faisait désormais preuve. Et elle n'aurait jamais pu imaginer à quel point les choses empireraient.

Kathy savait très bien quel type d'homme c'était, et peut-être espérait-elle que maman et lui ne resteraient pas longtemps ensemble vu qu'ils n'étaient pas mariés.

Elle ne voulait pas lui divulguer la moindre information qu'il aurait pu utiliser contre elle plus tard si jamais ils se séparaient. Elle et son amant n'auraient jamais pu faire face au scandale si leur liaison était révélée, et mon oncle en aurait été tout à fait conscient.

S'il avait découvert l'identité de mon père, il aurait pu lui faire du chantage ou tout dire à sa femme et à sa famille. Il menaçait tout le temps d'écrire à mes grands-parents pour leur signaler que Kathy avait « caché sa bâtarde » chez eux à Londres.

— Comment réagiraient tes parents s'ils étaient au courant de mon existence ? ai-je demandé un soir tandis que mon oncle, après avoir vidé sa bouteille de vodka, était parti se coucher en titubant, nous laissant tous regroupés autour d'elle à la suite de l'une de ses crises.

— Ça les tuerait littéralement, a-t-elle répondu.

Les autres se sont mis à ricaner, et j'ai détourné le regard, m'efforçant de faire disparaître ces mots un à un en comptant le nombre de boucles que formait le lierre tortueux sur le motif du rideau accroché à l'arrière de notre porte. J'essayais désespérément de ne pas imaginer les grands-parents que je n'avais jamais rencontrés faire une crise cardiaque en apprenant simplement que j'existais.